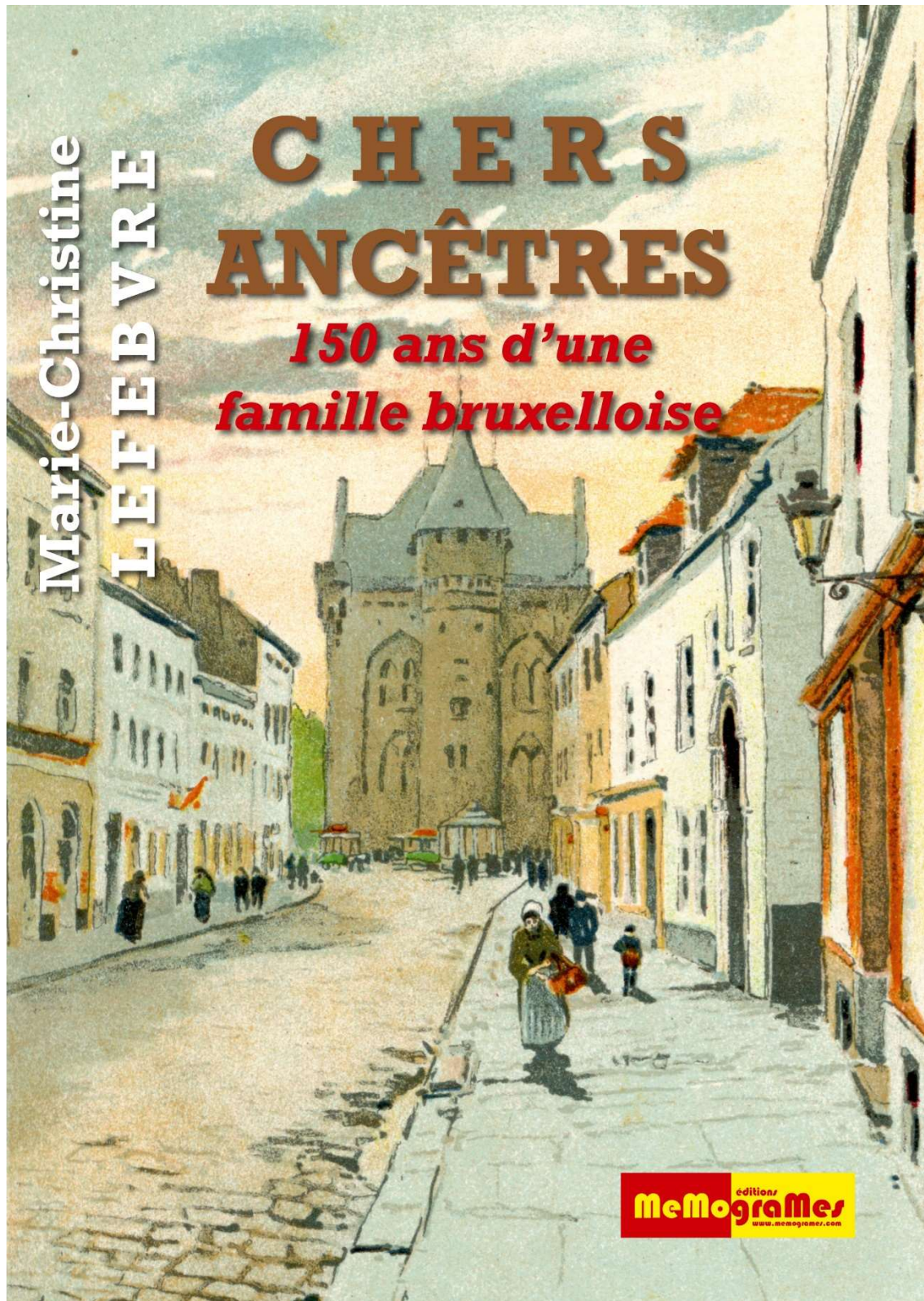


** DOSSIER DE PRESSE **



LEFEBVRE, Marie-Christine
CHERS ANCÊTRES
150 ans d'une famille bruxelloise

Biographie romancée - 268 pp. au format B5
Editions Memogrammes – collection *Horus*

Parution : 4 mars 2020
Disponibilité en France : Septembre 2020

ISBN 978-2-930698-72-4
Prix de vente : 28 € TTC



L'auteur : Marie-Christine Lefebvre est née à Bruxelles. Elle a grandi, s'est mariée et a élevé ses enfants dans les rues que sa famille arpentait depuis des générations : avenue Jupiter, rue Haute, barrière de Saint-Gilles, rue Rodenbach... Devenue grand-mère, elle se toque de généalogie et retrouve ses ancêtres jusqu'au Moyen Âge. Elle a écrit des chansons, des histoires pour enfants, des pièces de théâtre. Dans *Chers ancêtres*, elle allie son plaisir d'écrire et son attachement profond à ses racines de bruxelloise.



« Parler de soi : l'exercice n'est pas simple...

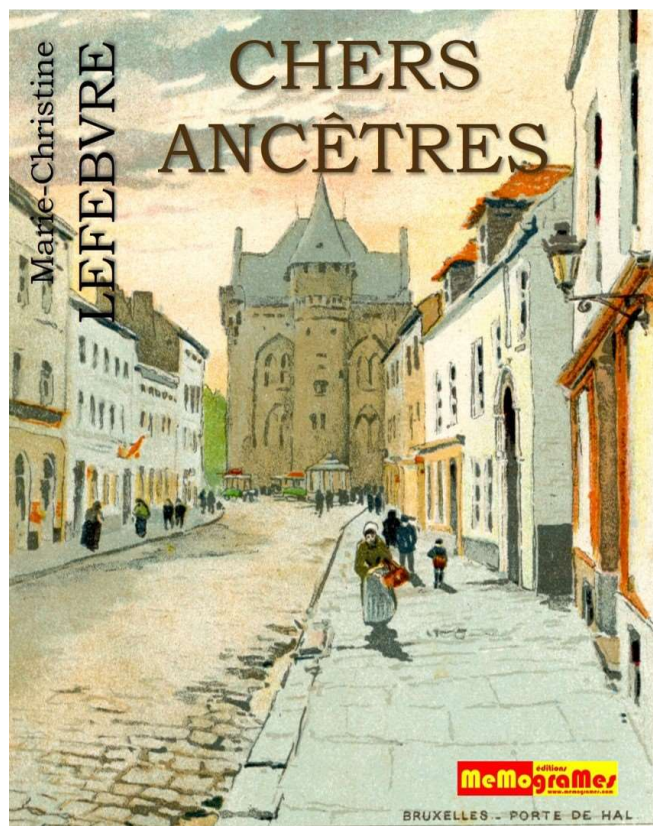
Je vais donc tenter de me présenter :

Je suis une épouse, mère et grand-mère comblée et j'exerce un métier qui, de l'avis général, ne prédispose pas à la fibre artistique : la comptabilité.

Et pourtant, j'ai toujours consacré mes loisirs à des activités créatrices : la musique (piano, guitare, accordéon), le théâtre, l'écriture. J'ai écrit des chansons, des contes, des traductions de contes provençaux, des adaptations théâtrales, mais je n'ai jamais rien publié.

J'ai quelques passions – certains diront « dadas » ! : Georges Brassens, les santons de Provence, la généalogie.

Ce sont mes recherches généalogiques, au départ de vieilles anecdotes familiales, qui m'ont donné l'envie d'écrire l'histoire de mes ancêtres, leur vie quotidienne d'ouvriers dans le Bruxelles d'autrefois. Je les ai mis en scène dans l'Histoire, de la période française de la fin du 18^e siècle à l'après-guerre de 1914-1918. À travers eux, j'ai voulu évoquer les quartiers populaires de Bruxelles, les grandes transformations de la ville, les anciens métiers, l'évolution de la condition ouvrière – de la misère et l'illettrisme à une relative aisance – et la langue bruxelloise, expressive et haute en couleurs. »



On entre dans Bruxelles en 1780, on en ressort au milieu du 20^e siècle : c'est le Bruxelles des Marolles, celui des petites gens, des cousettes à la chandelle et des cabaretières. C'est le Bruxelles de ceux qui ont vu voûter la Senne, qui pestaient contre le Palais de Justice, et qui portaient se mettre au vert... à Saint-Gilles ! Biographie romancée, *Chers ancêtres* raconte Bruxelles, ses impasses, ses brasseries, ses métiers disparus, ses habitants hauts en couleurs.



De grand-mère en grand-mère, jusqu'à l'auteure, on s'est transmis des souvenirs, des anecdotes, quelques photos et des petits secrets de famille. Rassemblés, ils forment ici une saga truculente et pittoresque, le portrait inattendu d'une ville au gré des vies de ceux qui l'ont faite. On s'invite dans ces maisons, on couche des bébés dans des poêles, on se dispute des armoires... et on est à la bataille de Waterloo, à la Foire du Midi, au défilé des Allemands vaincus en 1918. C'est la petite histoire dans la Grande, une épopée tranquille qui ne quitte pas son quartier, tendre et tonitruante à la fois.



La seule lecture de la table des matières laisse pressentir une plongée pittoresque et peu ennuyeuse au cœur de la vie bruxelloise des 19^e et mi-20^e : *De Notre-Dame de la Chapelle au coin du diable... - rue de la rasière - Waterloo - Les cousins - Le dépôt de Mendicité - Amour sacré de la Patrie - La vie et la mort à la Cambre - Une autre famille - Un fait divers - Dans l'île Saint-Géry - La malédiction - Les ketjes des Marolles - Quitter l'île Saint-Géry - Une enfance dans les impasses - Apprendre à lire - Lingère rue Notre-Seigneur - Un tailleur de pierres wallon - Le choléra - Pauvres Bruxellois... - Le bal des Brigittines - Naissances - Saint Corneille - Le Bon Dieu l'a donné... - Le Palais de Justice - Les Carmélites - À Saint-Gilles - La foire du Midi - Encore une Jeanne ! - Manifestations - Henri veut voter ! - Chanteur à la Monnaie ? - Le nouveau siècle - Le petit Roger - Un beau mariage - Les premiers jours de la Grande Guerre - L'Heure allemande - Notre pain quotidien - Le chocolat boche - La victoire en chantant - Un secret de famille ? - rue Rodenbach - Le peintre de Saint-Job - L'école communale et... Paris ! - Sur les bords de la Riviera - Le chef de bureau - Esprit, es-tu là... ? - Et puis...*

Le livre comporte aussi de nombreux témoignages photographiques, de reproductions de toiles et autres gravures illustrant la vie bruxelloise, mais aussi des cartes, des plans et même des chansons populaires.

Chers Ancêtres : un livre indispensable dans la bibliothèque de tous les *Echte Brusselseirs* (vrais Bruxellois), mais aussi de tous les Bruxellois d'adoption et de cœur.



L'auteure et son
ascendance féminine :
cinq générations de
femmes

Ces « chers ancêtres », ce sont vraiment les vôtres ? Et cette famille que l'on suit depuis la fin du 18^e siècle, c'est la vôtre... ?

Oui, ce sont vraiment mes ancêtres dont je raconte l'histoire. Et ils me sont « chers », réellement ! Mais ce pourrait être l'histoire de nombreuses autres familles bruxelloises... Car il n'y a rien d'extraordinaire dans leur vie, elle est tout simplement liée au Bruxelles de jadis.

Comment avez-vous retrouvé leur trace ? Et d'où est venue cette envie de les raconter ?

J'ai toujours été intéressée par les histoires de famille, celles que m'ont rapportées ma grand-mère et sa sœur. J'avais cette idée sous le coude depuis peut-être trente ou quarante ans ! Mais il me manquait les éléments authentiques. Vous savez, quand on vous rapporte des événements aussi anciens, ils sont bien souvent passés par des filtres : oublis, approximations, lacunes. Il me fallait retrouver les sources et je les ai trouvées par mes recherches généalogiques qui, le plus souvent, entérinaient ou complétaient ce que je savais déjà. J'ai même découvert quelques épisodes inédits : si ma grand-mère était encore de ce monde, j'aurais des choses à lui raconter !

Ce Bruxelles de jadis dont vous parlez, c'est celui des petites gens ?

En effet. On connaît l'histoire de Bruxelles, évidemment, mais c'est souvent le Bruxelles des nobles, ou des nantis dont on parle. On oublie parfois qu'il y a eu, dans cette ville, toute une population très pauvre, voire misérable. Je raconte le quotidien de ces gens, illettrés, qui travaillaient dur, et dès l'âge de sept ou huit ans, qui se nourrissaient de pain et de pommes de terre, qui vivaient dans quelques mètres carrés, qui ne savaient jamais de quoi seraient faits leurs lendemains... Le sort des femmes et des enfants est particulièrement affligeant. Savez-vous, par exemple, que lors des premiers recensements, les enfants de moins de dix ans n'étaient pas répertoriés ? On se contentait d'indiquer, avec le nom du père de famille « deux enfants », ou « trois garçons », vraisemblablement parce que la mortalité infantile était une fatalité.



Il y a, dans votre récit, des faits historiques bruxellois auxquels sont mêlés vos ancêtres : ils sont véridiques ?

Oui et non... Je ne sais pas, par exemple, si mes ancêtres ont réellement participé à la révolution belge, ou vécu, depuis leur rue Haute, la bataille de Waterloo. Je sais qu'ils habitaient alors ce quartier, ils n'ont donc pas pu ignorer ces événements. Mon aïeule Angéline habitait à côté de la place Saint-Géry en 1847, précisément au moment où a eu lieu le triple assassinat dont tous les journaux de l'époque ont parlé : elle n'a pas pu l'ignorer. D'autres aïeux vivaient près de l'ancien Vieux Marché : c'est évident qu'ils ont vécu de très près le voûtement de la Senne. Mon aïeul Antoine était tailleur de pierres. Je ne sais pas s'il a ou non travaillé à la construction du Palais de Justice, mais c'est vraisemblable. Plusieurs personnes, parmi mes ancêtres, sont réellement morts du choléra lors de la grande épidémie de 1866, c'était pour moi une évidence de parler de cet événement et d'étoffer les informations familiales avec des sources historiques.

Dans quels quartiers de Bruxelles les situez-vous ?

Dans les quartiers pauvres, évidemment ! Parce que c'est là qu'ils vivaient ! Autour de la rue Haute et de la Place de la Chapelle, dans le quartier Saint-Géry et, plus tard, à Saint-Gilles et Forest lorsque leur condition sociale est devenue moins précaire. Aujourd'hui, on connaît ces quartiers et on a du mal à imaginer comment ils étaient jadis :

la rue Haute et les Marolles n'ont pas échappé à la « gentrification », qui fait fleurir les boutiques branchées et les petits restos chics là où, jadis, vivaient des familles misérables...



Et le Dépôt de Mendicité de la Cambre dont vous parlez : on connaît mal, semble-t-il, cet épisode... ?

En effet. J'ai découvert, un peu par hasard, que des membres de ma famille y avaient travaillé pendant plusieurs années. J'ai eu un peu de mal à retrouver des traces historiques, peut-être parce que c'est un épisode qui n'a rien de glorieux ! On y enfermait les mendiants et les miséreux, hors de Bruxelles, là où ils ne dérangeaient pas, là où leur

pouilleuse compagnie était maîtrisée. Par contre, pour mes ancêtres, c'était une belle amélioration de leur statut social, car ils y étaient « employés » et avaient un logement sur place, c'est-à-dire à l'Abbaye de la Cambre.



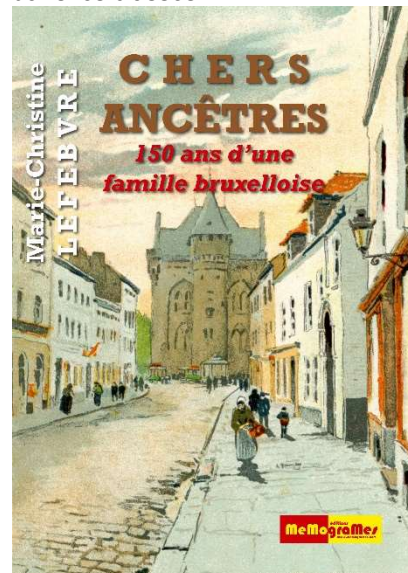
Lorsque vous racontez la période de 14-18, vous y consacrez un chapitre par année : c'est un épisode important ?

Bien sûr que c'est important ! Aucun de mes ancêtres n'a fait la guerre de 14-18 sur le front, mais ils ont vécu à Bruxelles (à Forest, plus précisément) à cette époque et leur quotidien n'était pas rose tous les jours, même s'ils ne vivaient pas l'enfer des tranchées. Il fallait bien cinq chapitres pour en parler.

Et puis, il y a la « langue bruxelloise », omniprésente dans votre récit...

C'était leur langue ! C'est aussi une manière d'introduire des phrases qui font « couleur locale »,

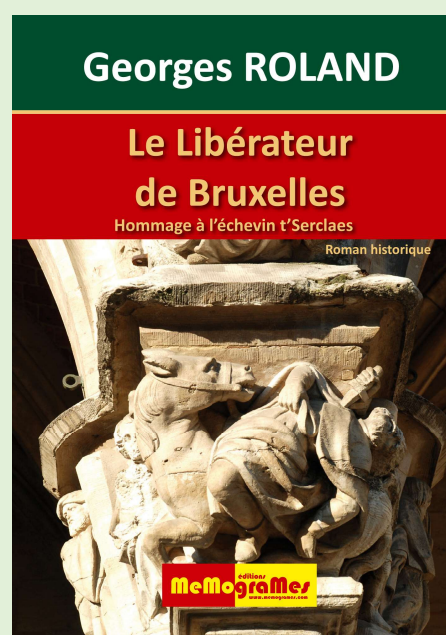
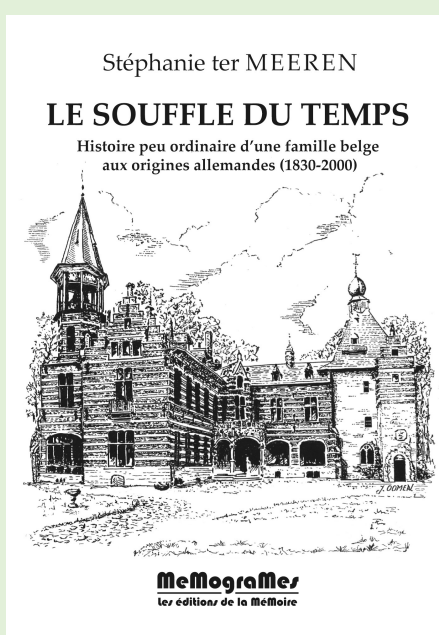
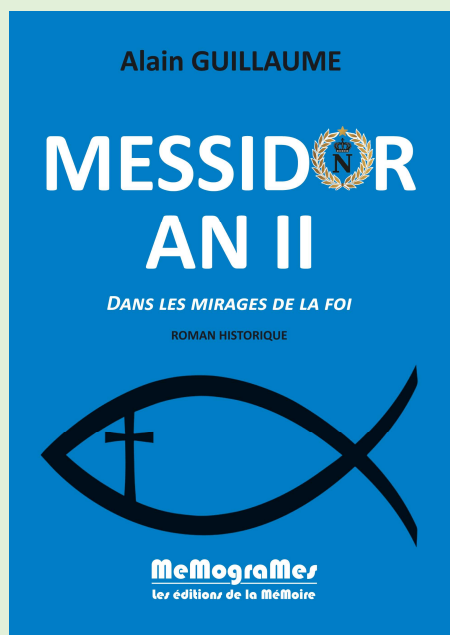
je l'avoue. Mais je connais ce parler depuis l'enfance. Ce n'est plus très à la mode, aujourd'hui, car il faut parler un français châtié. Lorsque j'étais à l'école primaire, nous apprenions le néerlandais, c'est-à-dire le « bon » flamand. Mais nous étions plusieurs à être réprimandées pour avoir compté « ien, twie, drâa » au lieu de « een, twee, drie », car le bruxellois était interdit de séjour dans les classes !



Peut-on conclure en disant que *Chers Ancêtres* est un livre qui parle de Bruxelles et des Bruxellois ?

Oui, de Bruxelles et des modestes Bruxellois de jadis...

Autres livres parus chez Memogrames, écrits par des Bruxellois et qui parlent de Bruxelles et des Bruxellois...



C'est un ancien quartier de Bruxelles, le plus pittoresque peut-être... On l'appelle « les Marolles ». Certes, c'est un peu à tort que tout ce quartier situé entre la Porte de Hal et l'église de la Chapelle est ainsi nommé : les Marolles, les vraies, ne sont qu'une petite partie de ce territoire, entre la rue aux Laines et la rue Haute, là où, jadis, était la rue des Marolles. Au Moyen-Âge, le chemin entre la léproserie Saint-Pierre et l'église de la Chapelle s'était peu à peu bordé de misérables maisons d'ouvriers, qui allaient toutes se rallier à la paroisse de la Chapelle et former ce quartier populaire, haut en couleurs, et surpeuplé... On donnera à ce chemin le nom de « rue Haute ». Au cœur de ce quartier, était le Bovendael, repaire des filles publiques, qui ne craignaient pas de racoler au pied du Galgenberg, le moyenâgeux Mont-des-Potences... Descendre vers la rue Haute leur était interdit la nuit, et l'on avait installé des barrières qui isolaient les filles et leurs clients des honnêtes gens ! Au bout d'une cinquantaine d'années, les barrières avaient disparu pour faire place à de nouvelles rues et une congrégation de « sœurs de Marie » avait bâti là un couvent. On les appelait les Sœurs Maricoles, ou Mariolles, ou Marolles... Elles venaient, les bonnes sœurs, pour catéchiser les filles perdues et œuvrer pour le salut de leur âme... Au 18^e siècle, le quartier était peuplé d'artisans et d'ouvriers, émigrants de Flandre ou de Wallonie, nantis le plus souvent d'une famille nombreuse. Ils étaient tous bons chrétiens, fidèles de cette paroisse de la Chapelle qui comptait près de dix mille paroissiens ! L'église, très ancienne, portait depuis toujours le nom de « Chapelle », comme si une manière de modestie l'habitait. Pierre Bruegel, pourtant, s'y maria et y fut inhumé. Les maisons tout autour étaient pauvres. Les gens aussi. On était loin des belles avenues de Bruxelles où les grandes bourgeoises promenaient leur nonchalance... Ici, c'était le labeur qui rythmait les journées. On était tanneur, fileur de coton, menuisier, tisserand... Philippe Verhulpen était charpentier, originaire de Grimbergen, petite localité flamande, à une quinzaine de kilomètres au nord de Bruxelles. La famille vivait à Grimbergen depuis le 17^e siècle au moins, mais, lui, s'était installé à Bruxelles, pour y avoir du travail. À Bruxelles se dressaient les grands chantiers, s'érigeaient les belles maisons, et du travail, il en trouvait toujours, car il était bon ouvrier. Il était arrivé à Bruxelles, ne parlant que son flamand de Grimbergen et avait entendu parler, ici, un sabir presque incompréhensible, sorte de dialecte wallon, mâtiné de flamand, de français et d'espagnol : le marollien. (...)

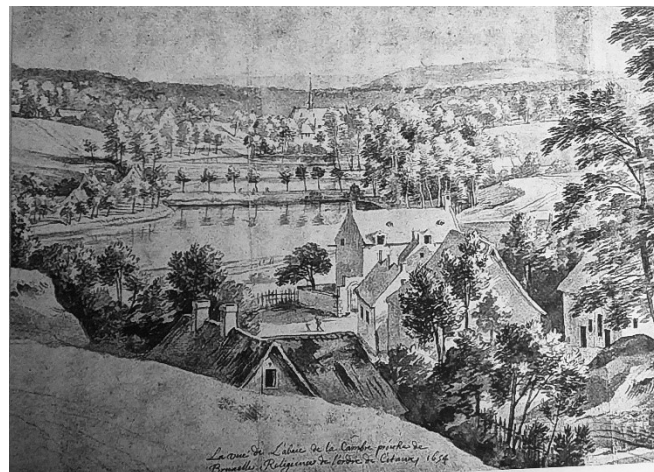


(...) Les Français, qui avaient instauré le service militaire et la conscription, avaient quitté Bruxelles début 1814, et on ne les regrettait pas ! On acclamait les alliés qui occupaient désormais le pays, on retrouvait les conscrits démobilisés, mais il ne fallut que quelques semaines aux Bruxellois pour comprendre qu'avec les Russes et les Prussiens, ils étaient tombés de mal en pis ! Enfin, c'est la Hollande, avec le détesté Guillaume d'Orange, qui gouverna les provinces belges, cessant, du même coup d'être départements français. La population n'avait pas été consultée, elle subit sans protester. Puis vint l'année 1815... La nuit précédant le vendredi 16 juin, on entendit à Bruxelles des tambours et des canons et, dès le matin, les Bruxellois se pressèrent aux alentours de la place Royale pour venir aux nouvelles. La place et le Parc étaient remplis de soldats ! Les rumeurs allaient bon train... À la porte de Hal, les barrières avaient été ouvertes dès l'aube, des maraîchers entraient, tandis que des soldats sortaient. Les Verhulpen, de leur rue de la Rasière, étaient à deux pas ! Le maire de Bruxelles avait fait appel aux Bruxellois pour demander des secours. C'étaient, bien entendu, les habitants aisés qui étaient sollicités pour apporter à l'hôtel de ville des matelas, des draps, des couvertures. Ceux des Marolles n'avaient rien à apporter, aucun surplus dans leurs misérables literies. Ils pouvaient déposer, chez le curé de la Chapelle, du vieux linge pour en faire de la charpie. Les femmes de la rue de la Rasière rassemblèrent trois ou quatre loques, c'était tout ce qu'elles pouvaient donner... Le samedi, Marie-Catherine emmena son amie Jeanne Delvigne, une voisine de son âge, et les deux jeunes femmes s'en allèrent aider le curé à trier et déchiqueter le linge. Elles étaient presque belles-sœurs, car Jeanne était la bonne amie d'Henri, elles se connaissaient depuis l'enfance et se confiaient leurs secrets de femmes. Ainsi, tout en déchirant le vieux linge, Marie-Catherine surveillait son garçon qui commençait à marcher et chuchota à Jeanne : Je crois que j'attends de nouveau...

Ce n'était pas étonnant car elle avait cessé d'allaiter son fils, trop goulé pour ce qu'elle pouvait lui donner de lait. Si Jeanne ne savait rien encore de la maternité, elle en connaissait déjà l'ordonnement : une mère qui allaite ne tombe pas enceinte... Quand les deux amies quittèrent le presbytère, riches de ce secret partagé, elles partirent en courant vers la rue de la Rasière car le ciel était menaçant. En effet, le soir, un violent orage et des averses torrentielles s'abattirent sur Bruxelles et sur les environs. Le dimanche, l'orage était loin, mais tout était détrempé et une fine bruine continuait de tomber sur la ville. Les femmes se pressaient vers les églises, où l'on suivait la messe dans un climat d'angoisse. Dans les rues proches de la porte de Hal, on entendait au loin le bruit sourd des canons. Ils étaient à Waterloo, à une vingtaine de kilomètres de là, où la terrible hécatombe avait commencé... Dès l'après-midi, les premiers blessés arrivèrent à Bruxelles, ceux de la bataille de Ligny, qui avait vu, le 16, la dernière victoire de Napoléon face aux Prussiens. Les charrettes chargées de blessés entraient par la porte de Hal et par la porte de Namur. Près du Parc de Bruxelles, on vit passer un cortège de deux mille prisonniers français que les Hollandais conduisaient au Petit-Château. Mais on comprit que la bataille n'était pas finie, car le canon tonnait encore... Le lundi, dès l'aube, les secours s'organisèrent. Tout à côté de Waterloo, les blessés avaient été accueillis à Braine l'Alleud, dans l'église Saint-Etienne ou à Nivelles, dans l'ancien couvent des Récollets... Les autres arrivaient à Bruxelles, toujours plus nombreux, pour recevoir des soins à l'hôpital Saint-Pierre, à l'hôpital Saint-Jean, ou à l'hôpital militaire. À la porte de Hal, les habitants portaient secours comme ils pouvaient... Le dépôt de mendicité de la Cambre 16, à Ixelles, qui avait déjà reçu des blessés cosaques en 1814, fut à nouveau transformé en hôpital ; cette fois, c'étaient surtout des Prussiens qui y étaient soignés ou qui y mouraient. (...)

(...) Quelques temps après la naissance de son dernier fils, Guillaume quitta Bruxelles, avec sa famille. Il venait d'être engagé comme « maître tisserand » au Dépôt de mendicité de la Cambre, à Ixelles, Ter Koemere. Ixelles était encore, à l'époque, « la campagne ». L'Abbaye de la Cambre se trouvait tout à côté des étangs. Ces vastes bâtiments, dont les religieuses avaient été chassées en 1797, furent d'abord la propriété du célèbre carrossier Simons, fournisseur des cours d'Europe, puis ils devinrent pensionnat pour jeunes filles, fabrique de sucre de betteraves, fabrique de coton, hôpital militaire. Et, finalement, dépôt de mendicité. Un peu hospice, un peu prison, un peu refuge, un peu asile, un peu école, un peu bureau de bienfaisance, tel était le Dépôt de mendicité ! C'est sous Napoléon que ces établissements avaient été créés, un dans chaque département ; celui du département de la Dyle avait été installé en 1811 dans l'ancienne Abbaye de la Cambre. L'article 1er du décret napoléonien stipulant : « La mendicité sera défendue dans tout le territoire de l'Empire. », il fallait bien les abriter quelque part, ces vagabonds. Mais il n'y avait pas que des mendiants valides : on y recevait des vieillards qui n'étaient plus capables de travailler et de subvenir à leurs besoins, des pauvres honteux, des femmes – veuves, ou filles-mères, ou abandonnées – avec leurs enfants, des prostituées, des orphelins trop âgés pour vivre dans un orphelinat, sans métier et sans revenus, des infirmes, des malades,... Pour ainsi dire : toute la misère ! Guillaume avait eu la chance d'obtenir ce poste et il s'y trouvait bien. Il n'était plus ouvrier mais « employé », lui qui ne savait quasi pas lire ! Il habitait sur place, comme la plupart des membres du personnel – une bonne trentaine de personnes et leur famille –, et ses journées se déroulaient au rythme imposé par le règlement strict de l'institution. On se levait à cinq heures en été, à sept heures en hiver, on travaillait, avec une pause à midi, jusqu'à l'heure du souper et, après une « récréation », on rejoignait les dortoirs pour réciter la prière et dormir... On n'était pas pensionnaire, on était reclus, c'était le terme légal ! On n'en sortait qu'avec l'accord du directeur et par un arrêté du Gouverneur : pas une prison, mais presque... Entretemps, on était mal logé, mal nourri, on y travaillait ou on était censé y apprendre un métier. Bon an, mal an, le Dépôt de la Cambre abritait plus de mille personnes, répartis en quatre départements : les hommes, les femmes, les garçons et les filles. Les tout-petits restaient auprès de leur mère, les enfants suivaient l'enseignement primaire, et surtout religieux, que dispensaient trois nonnes pour les filles, trois frères pour les garçons. Le travail était obligatoire pour les reclus valides, jusqu'à l'âge de septante ans, comme jardiniers, boulangers, lavandières, et pour tout l'entretien des bâtiments, ou dans l'un des ateliers de tissage, de menuiserie, de couture... Car tout était fait dans la maison : le pain, les pommes de terre et les légumes cultivés sur le terrain autour de l'abbaye, la confection des vêtements et du couchage. La religion tenait une grande place dans la vie de la Cambre : messe dominicale obligatoire, – mais pour séparer les hommes et les femmes, il y avait deux messes le dimanche –, et la semaine messe facultative, trois jours pour les hommes et les trois autres jours pour les femmes. Certes, Guillaume n'était pas préparé aux tâches qu'on attendait de lui, il lui fallait être, non seulement tisserand, mais aussi éducateur car le Dépôt de mendicité devait jouer ce double rôle : punir les faibles et les vagabonds et donner aux mendiants le goût du travail. Ambitieux programme ! Pour le mettre en œuvre, le directeur, Monsieur Grols, ne connaissait que la répression et la brutalité et faisait l'impasse sur la propreté et la salubrité dans les locaux des reclus. C'est là, désormais que vivaient Guillaume, Marie-Catherine, et leurs cinq enfants, dont l'aînée avait onze ans, et le plus jeune, le petit François, deux ans à peine. Son travail de maître tisserand lui plaisait et le logement de sa famille était bien plus confortable que celui de la rue de la Rasière. En outre, il y avait, à l'abbaye, un hôpital et des médecins et infirmiers, dont certains habitaient sur place. Par la force des choses, tous les membres du personnel du dépôt se connaissaient bien,

se fréquentaient, s'appréciaient, ou pas, se liaient d'amitié. Et, même si l'on n'y était pas reclus, on sortait peu, puisqu'on avait tout sur place...



L'Abbaye de la Cambre – artiste non identifié (1654)
(coll. Cercle d'Histoire de Bruxelles)

Guillaume devint ami avec un jeune homme, François-Joseph Ruytinx, qui était, à la Cambre, le cantinier. Il était entrepreneur indépendant pour les deux cantines – celle des hommes, et celle des femmes, bien distinctes –, mais, bien que n'étant pas employé par le dépôt, il devait respecter un strict règlement pour l'organisation des cantines, qui fixait aussi les prix des objets vendus. Car c'était à des achats de cantine, pain, beurre, bière..., que les reclus dépensaient la petite rétribution reçue pour leur travail. Ils pouvaient s'y rendre à des heures déterminées et toujours en présence d'un surveillant. Ce règlement permettait d'éviter, autant que possible, les abus et les excès de boissons ! D'ailleurs, le cantinier était tenu pour responsable de l'ivresse d'un reclus, et passible d'amende : où d'autre, en effet, qu'à la cantine, aurait-il pu s'enivrer ? La vie se déroula, tranquille, jusqu'à l'automne 1829... Le 19 octobre, Marie-Catherine s'apprêtait à mettre au monde un sixième enfant, mais l'accouchement se passa mal. Elle, qui était si rassurée par l'hôpital de la Cambre, et qui pensait que ses enfants, désormais, ne risquaient rien ! Dans la nuit, on appela l'infirmier, qui logeait au dépôt, mais il arriva trop tard : l'enfant était mort-né et Marie-Catherine mourut aussitôt après. Dans la matinée, Deloche et Dewez, tous deux la cinquantaine, eurent la triste charge d'aller faire la déclaration des décès. Leur collègue, Guillaume Verhulpen, était anéanti ! Le voilà seul, avec cinq enfants ! Et incapable de donner, seulement, un prénom à l'enfant mort... Son collègue Dewez se proposa d'aller porter la nouvelle à Henri, le frère de Guillaume, rue de la Rasière. C'est dans le petit cimetière autour de l'église Sainte-Croix que furent inhumés Marie-Catherine et son enfant sans nom. Et c'est l'autre Marie-Catherine, la fille aînée, qui avait bientôt quatorze ans, qui allait désormais veiller sur ses jeunes frères et sœurs... (...)



(...) Cette rue était dans l'île Saint-Géry, cernée par un bras de la Senne, on n'y pénétrait que par l'un des ponts : plus d'église Saint-Géry depuis quarante ans, mais un marché, des brasseries, des cabarets, des ruelles et des impasses où les maisons avaient les pieds dans l'eau. Et l'eau était un égout à ciel ouvert ! Jos et Angéline habitaient à quelques mètres du Pont du Miroir et, juste à côté de chez eux, se trouvait l'atelier du cordonnier-bottier Goossens, leur propriétaire, qui avait embauché le jeune homme. Il était bon ouvrier, sérieux, courageux. De temps en temps, il travaillait aussi pour un autre cordonnier, au Pont de la Carpe. Vivre rue au Lin, c'était accepter les odeurs pestilentielles de la Senne qui coulait au bord des maisons et encerclait l'île Saint-Géry, c'était aussi accepter le bruit incessant du marché aux fruits, tout proche, celui du marché au poisson, qui se tenait tous les jours juste derrière l'île et partageait ses effluves puants, la promiscuité des estaminets d'où s'échappaient les zattekuls rentrant chez eux à la nuit tombée, et celle des vodderesses s'en revenant du Vieux Marché, en laissant flotter derrière elles les remugles de leurs sacs de loques.

Tout le quartier vivait, du matin au soir, dans le vacarme : place Saint-Géry, se trouvait l'ancien relais « Le Lion d'Or », d'où partaient les diligences et les malles-postes, et c'était aussi le lieu de stationnement des fiacres et des vigilantes. Les brasseries et les distilleries faisaient fonctionner leurs machines toute la journée, dès cinq heures, car elles avaient conservé l'ancienne habitude, du temps où la cloche de l'église Saint-Géry sonnait à cinq heures pour leur donner le permis de brasser.

En septembre 1847, la place fut le théâtre d'un drame abominable. Tous les habitants de l'île, et de la ville tout entière, ne parlèrent plus que de ça ! Même Jos, pourtant taiseux d'habitude, se laissa aller à raconter les événements à sa compagne, et les rapporta aussi à ses parents, à la Cambre.

Dans une maison cossue de la place Saint-Géry, un triple assassinat avait été commis : Mademoiselle Evenepoel, une vieille fille de cinquante-trois ans, et ses deux servantes avaient été sauvagement assassinées. C'est le cocher qui les avait trouvées, le soir du 2 septembre, baignant dans leur sang. La police avait observé deux traces de pas différentes sur les lieux et en avait conclu que les malfaiteurs avaient agi à deux (ah ! les fins limiers !). On avait vite compris que le vol était le mobile du crime car de l'argent, des bijoux et des montres avaient disparu.

- Ça ne peut mal de nous arriver, avait dit Jos, pour rassurer Angéline, il n'y a rien à voler chez nous !

(...) Un matin de 1858, Thérèse, donc, franchit la porte de l'atelier. La patronne s'appelait Joséphine, elle avait trente ans, un mari cocher qu'on voyait rarement, pas d'enfant mais une silhouette de matrone. C'était une femme de caractère, elle avait monté son atelier petit à petit, seule d'abord, comme « ouvrière en chambre » - et c'était sa chambre qui servait d'atelier - puis avec des ouvrières et des apprenties. Ainsi, elle était devenue « entrepreneuse ».

Elle fit entrer Thérèse, lui désigna une chaise et lui présenta les autres : deux ouvrières d'une vingtaine d'années tout au plus, et deux apprenties à peine plus âgées que la fillette. Tout ce monde tenait dans une pièce étroite éclairée par une grande fenêtre donnant sur la rue. Un gros poêle ronronnait, sur lequel attendaient les fers à repasser. C'est lui, d'abord, qui rassura Thérèse, elle se dit qu'elle aurait bien chaud l'hiver... Elle ne pensait pas encore à l'été, aux jours de canicule, quand la moiteur était partout et qu'il fallait pourtant du feu pour les fers. À chaque jour suffit sa peine...

Joséphine lui donna à faire des mouchoirs, c'était ce qu'il y avait de plus facile, il fallait qu'elle apprenne. Les deux autres apprenties faisaient déjà des taies d'oreillers et des jupons, une ouvrière et l'entrepreneuse travaillaient à la machine pour la lingerie ordinaire, l'autre lingère cousait à l'aiguille la lingerie « de luxe ».

C'était lundi et le lundi était une demi-journée : on travaillait de neuf heures à quatre heures et demie. Les femmes, tout en cousant, se racontaient leur dimanche, les apprenties écoutaient et ne comprenaient pas tout. Thérèse, calée bien droite sur sa chaise, n'osait ouvrir la bouche et cousait ses mouchoirs. Elle observait les autres à la dérobée. Voir comment elles cousent, voir comment elles sont...

Joséphine, d'abord : elle avait un gros derrière et une bouche lip-pue qui s'ouvrait sur de vilaines dents. Pas gracieuse pour un sou, sauf ses mains, très fines, qui couraient sur le tissu. La petite fille, immédiatement, ressentit une profonde antipathie pour cette femme qui était désormais sa patronne.

Les deux ouvrières se ressemblaient. Elles étaient sœurs et elles se racontaient tout. Pas vraiment jolies, pas vraiment laides non plus. Elles s'amusaient d'un rien, échangeaient des regards complices ou partaient d'un fou rire à deux, qui gagnait quelquefois tout l'atelier.

Julie et Barbe, les apprenties, avaient dix ou onze ans. Des grandes ! Thérèse les envia parce qu'elles savaient déjà coudre et qu'elle-même se sentait très maladroite. Elles se taisaient. Est-ce qu'il lui faudrait se taire aussi ? Combien de temps ? À quel âge aurait-elle le droit de parler, de participer à ces conversations de femmes... ?

Une grande amertume l'envahit, elle sentit sa gorge se nouer, ce serait bien de pleurer, oui, mais pleurer, le pouvait-on sans mouiller l'ouvrage... ? Alors, elle se retint. Elle se retiendrait des années, elle s'y ferait. Son année à l'école était déjà de l'histoire ancienne, mais son savoir demeurerait. Elle gardait, précieux, ce trésor qu'elle possédait, cette supériorité qu'elle avait sur tant d'autres : elle savait lire ! Et bientôt, elle saurait coudre... (...)

Oh ! Ce n'était pas un estaminet bien luxueux ! Une salle sommairement meublée de tables et de bancs, quelques vieilles chaises achetées au Vieux Marché, un gros poêle à charbon, des lampes à pétrole et des murs nus. On y buvait de la bière – la plus chère, la gueuze, coûtait trente centimes –, on y jouait aux dés, aux dominos, au vogelpik ou au smoûzejas. Les potepeïs y refaisaient le monde en parlant fort et beaucoup, avec cette verve bruxelloise qui les rendait uniques au monde.

Pendant tout l'été, Thérèse y alla très fréquemment. Elle rendait visite à sa mère et la consultait sur ses soucis de femme enceinte, Pauline retrouvait sa jeune tante Jeanne, Louise et Julia restaient sagement assises à une table en écoutant les zieverderâa des clients éclusant leurs bières.

Son fils Henri préférait jouer dans les rues avec une bande de ketjes et s'était acoquiné avec ceux qui étaient les plus espiègles. Il déboula un jour dans le cabaret de sa grand-mère exhibant un crâne humain presque entier, trouvé dans l'ancien cimetière juif désaffecté, proche de la Barrière. La grand-mère poussa les hauts cris, d'autant que ces ossements n'étaient même pas catholiques ! Thérèse se contenta de vouvoyer son fils, comme chaque fois qu'elle était très fâchée :

- Potferdeke ! Vous allez rapporter ça où vous l'avez pris !



Villa Voltaire – 65, chaussée de Nivelles
7181 Arquennes (Seneffe)
Tel. +32 67 63 71 10 – Portable : +32 472 960 676
e-adresse : memogrames@yahoo.fr
Site web : www.memogrames.com



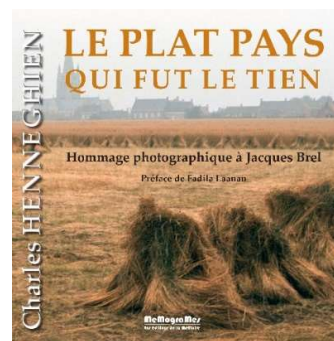
La maison d'édition Memogrames, née en région bruxelloise en 2003, de la volonté d'un professeur de français et d'histoire tournant la page de vingt années de responsabilités syndicales, et désormais implantée à Arquennes (Seneffe), dans le Hainaut, depuis 2014, se positionne comme « *un libre-éditeur au service de la libre-parole* » et se propose « *d'éditer la mémoire, avenir du passé et conscience du futur* ».

Parallèlement à des études sociétales (Bioéthique, éthique des nouvelles technologies, transhumanisme, euthanasie, ...), des essais philosophiques ou des ouvrages maçonniques, Memogrames publie aussi des biographies, autobiographies et monographies ou encore des dictionnaires historiques, mais aussi des romans historiques.

Chers Ancêtres, saga romancée d'une famille bruxelloise au fil du 19^e siècle et de la première moitié du 20^e, trouve naturellement sa place dans le catalogue de l'éditeur arquennois, à l'instar d'autres livres écrits par des Bruxellois-es et parlant de Bruxelles : *Le Souffle du Temps*, de Stéphanie Ter Meeren (paru en avril 2019), *Le Libérateur de Bruxelles*, de Georges Roland (qui paraît simultanément avec *Chers Ancêtres*, début mars 2020, à l'occasion de la Foire du Livre de Bruxelles), ou encore *Messidor An II*, d'Alain Guillaume (paru en avril 2019), dont l'action se passe tantôt sous l'occupation napoléonienne, tantôt dans les années 1990, entre Pajotenland et Bruxelles.

Evidemment, les éditions Memogrames ne focalisent pas leurs efforts éditoriaux uniquement sur la mémoire bruxelloise. Tantôt, c'est un hommage à

Jacques Brel ou une biographie d'un illustre général carolorégien, tantôt la vie dans nos hôpitaux ou la carrière prodigieuse de peintres wallons du 16^e siècle ... à Anvers et en Italie. Etc.



Luc LEROY
Lieutenant-Général Joseph Leroy
Un demi-siècle, un général, deux guerres
Biographie du Lieutenant-Général Joseph Leroy et de ses proches



Memogrames
les éditions de la mémoire



Vous êtes journaliste accrédité et souhaitez obtenir nos ouvrages en service de presse en vue d'une recension ou d'un reportage ? Téléphonez-nous au 0472/96.06.76 ou envoyez-nous un courriel à : memogrames@yahoo.fr